

J.-B. PONTALIS

Traversée des ombres

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- APRÈS FREUD, 1968, « Les Essais » ; « Idées », n° 237. Nouvelle édition revue et augmentée d'un post-scriptum en 1993, « Tel », n° 223.
- ENTRE LE RÊVE ET LA DOULEUR, 1977, « Connaissance de l'Inconscient » ; « Tel », n° 81.
- LOIN, 1980, *récit*, « Folio », n° 2332.
- L'AMOUR DES COMMENCEMENTS, 1986. Prix Femina-Vacaresco. Post-scriptum inédit en 1994, « Folio », n° 2571.
- PERDRE DE VUE, 1988, « Connaissance de l'Inconscient » ; « Folio essais », n° 351.
- UN HOMME DISPARAÎT, 1996, « Folio », n° 3122.
- CE TEMPS QUI NE PASSE PAS *suivi de* LE COMPARTIMENT DE CHEMIN DE FER, 1997, « Connaissance de l'Inconscient, série Tracés » ; « Folio essais », n° 392.
- L'ENFANT DES LIMBES, 1998, « Folio », n° 3463.
- FENÊTRES, 2000, « Folio », n° 3642.
- EN MARGE DES JOURS, 2002, « Folio », n° 3922.

Chez d'autres éditeurs

- VOCABULAIRE DE LA PSYCHANALYSE (avec Jean Laplanche), 1967, *Presses Universitaires de France*, 1967, repris dans « Quadrige ».
- FANTASME ORIGINAIRE, FANTASMES DES ORIGINES, ORIGINE DU FANTASME (avec Jean Laplanche), 1985, *Hachette*, coll. « Textes du XX^e siècle », repris dans « Pluriel ».
- LA FORCE D'ATTRACTION, 1990, *Éditions du Seuil*, coll. « La Librairie du XX^e siècle », repris dans « Points essais », n° 400.

TRAVERSÉE DES OMBRES

J.-B. PONTALIS

TRAVERSÉE
DES OMBRES

nrf

GALLIMARD

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage trente exemplaires sur vélin pur fil des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 30.

© *Éditions Gallimard, 2003.*

À Sylvie Germain

Ce n'est pas en pleine lumière, c'est
au bord de l'ombre que le rayon, en se
diffractant, nous confie ses secrets.

Gaston Bachelard

Ombres portées

Les mots *ombres portées* exercent depuis longtemps sur moi un pouvoir d'attraction comparable à celui que j'ai pu ressentir avec les mots *limbes* et *clairière*. Les mots et ce qu'ils désignent. Les limbes : ce lieu sans contours précis, situé entre les ténèbres de l'Enfer et la lumière radieuse du Paradis ; la clairière qui s'ouvre, aussi inattendue qu'espérée, au creux de la forêt si dense et si sombre que je crains de m'y perdre avant que la clairière et ses rais de lumière ne dissipent l'angoisse naissante.

Mais l'ombre portée, qu'était-ce au juste ? J'avais beau consulter des dictionnaires, parcourir des ouvrages spécialisés, je ne parvenais pas à saisir en quoi cette ombre-là différait des autres ombres. L'alliance de ces deux mots me troublait. Que portait l'ombre ? ou alors qui la portait ? qu'emportait-elle avec elle ? quelle était sa portée ? Faire ainsi tourner les mots en tous sens ne m'avancait en rien

comme si je me refusais à éclairer ce que recelait à mes yeux de mystérieux, d'étrangement inquiétant l'ombre portée.

Il me fallait la vision d'un arbre. C'était la fin de l'été, à la tombée du jour — faut-il dire tombée du jour ou de la nuit? — chez des amis, à la campagne. Un moment de douce mélancolie : l'automne s'annonçait, je m'apprêtais à quitter mes hôtes, sans doute pour longtemps.

Au-delà des limites du jardin, avec sa pelouse fraîchement tondue, ses fleurs, sa tonnelle : un chêne. Je l'avais vu, admiré, ce chêne, plus d'une fois, son fût bien droit, sa ramure puissante, son feuillage que le vent faisait légèrement vibrer, ses racines noueuses, sa cime. Il me donnait un sentiment de plénitude comme il m'arrive d'en connaître devant certaines peintures. Il était à la fois une forme accomplie et une force vitale. Il se suffisait à lui-même.

Il était l'Arbre. *Il était.*

Et voici que ce soir-là, pour la première fois, je vis une ombre immense recouvrir la pelouse du jardin. C'était l'ombre du chêne, une ombre qui lui donnait encore plus d'ampleur en accentuant ses dimensions jusqu'à ne plus lui assigner de limites précises. Ce que n'avait pas réussi à me faire percevoir la fréquentation des dictionnaires et des ouvrages savants, l'ombre du chêne me le révéla.

Je sus en ce lent glissement du jour vers la nuit ou de la nuit sur le jour, je sus enfin ce qu'est une ombre portée.

Dans le même temps, une étrange, une folle pensée me vint : ce chêne, si vigoureux qu'il fût, finirait bien par mourir et alors il ne resterait de lui que son ombre, une ombre qui ignorerait le temps qui passe, une ombre hors du temps, présente le jour comme la nuit.

*Ce couchant d'automne
on dirait
le pays des ombres*

me souffle à l'instant le poète japonais Matsuo Bashô.

*

L'Étrange Histoire de Peter Schlemihl. Je l'ai lue et relue cette histoire qu'a contée Aldebert von Chamisso de l'homme qui a perdu son ombre et, à chaque lecture, je butais sur la même interrogation : pourquoi ceux qui croisent l'homme sans ombre sont-ils saisis d'effroi ? Pourquoi le fuient-ils, affolés, hostiles, comme s'ils rencontraient un monstre ou, pis, un homme, un semblable, mais qui n'aurait plus la qualité d'humain ? Il marche, il

est vêtu comme eux, il a le même corps, et voici qu'il est devenu un tout autre, un dissemblable.

Peter, lui, ne paraît guère incommodé par son absence d'ombre. Le fait est que, lorsque je marche dans la rue à quelque heure ou saison que ce soit, je ne me soucie pas de vérifier si mon corps projette ou non son ombre sur le trottoir, je ne cherche pas non plus à m'assurer que les autres passants sont précédés ou suivis par leur ombre. Que représente donc cette ombre dont Peter Schlemihl a été dépossédé? Ce n'est pas de son âme que le diable s'est emparé : « l'homme en gris » n'est pas Méphisto, le troc n'est pas celui-là. Alors, pourquoi cette terreur face à l'homme sans ombre? Pourquoi ces menaces à son endroit, cette passion meurtrière?

De quoi l'ombre perdue peut-elle bien être la métaphore? Là encore, il m'a fallu du temps pour comprendre quelque chose à *L'Étrange Histoire*. J'ai repensé au chêne et à son ombre portée. Oui, elle était immense, elle s'étendait j'aurais presque dit à l'infini, mais elle était dépourvue d'épaisseur, elle était sans surface, sans couleurs, aucun bruissement de feuillage ne l'animait, elle était sans racines. Elle avait gardé et même accru la forme du chêne, mais elle avait perdu sa force, sa solidité, sa consistance. C'était donc ça : l'homme sans ombre était un homme sans consistance. Malheureux

Peter ! Si son corps cesse de faire écran à la lumière, c'est qu'il n'a plus d'opacité, c'est qu'il est devenu transparent, c'est qu'il est désincarné.

Paradoxal renversement : seule l'ombre qui, elle, manque de chair, n'est qu'une surface comparable à l'eau plane d'un étang, seule l'ombre désincarnée — comme le sont les fantômes, les images de nos rêves et nos morts et nos disparus — donne une chair à l'être humain. Peter ne suscite tant d'effroi que parce qu'il apparaît aux yeux des autres tel un mort vivant errant parmi les humains vivants. La place des morts est dans leur tombe ; qu'ils ne s'avisent pas d'en sortir et d'errer parmi nous !

Car il va errer, Peter Schlemihl. Plus tard dans le récit, on s'en souvient, l'homme en gris va lui faire don de bottes de sept lieues. Avec elles, à toute allure, il peut aller d'un pays à un autre, parcourir le monde entier. L'homme sans ombre, l'homme désincarné est voué à une course perpétuelle, il n'a pas de lieu qui lui soit propre. Ce n'est qu'à la fin qu'il trouvera un abri dans quelque grotte (retour au lieu natal peut-être).

Allégé du poids de son ombre, Peter est devenu trop léger, trop aérien pour que les humains le tolèrent parmi eux, ceux du moins qui ont les pieds sur terre et s'appuient fermement sur le sol : « insoutenable légèreté de l'être »...

Merveilleux Peter, je ne sais si je dois te plaindre ou t'envier, toi qui n'es pas de notre monde, du monde des mortels, autrement dit des vivants.

*

Quand j'entreprends d'écrire un livre, je me refuse à lire quoi que ce soit sur la question qui m'occupe. Cette fois-ci, tout à l'inverse, ma table est couverte de livres, pour peu que le mot « ombre » figure dans leur titre. En voici un, *La Femme sans ombre* d'Hugo von Hofmannsthal. Un conte, là encore, une autre étrange histoire qui va peut-être donner un sens supplémentaire à ce qu'il en coûte d'être privé d'ombre. J'éprouve d'abord quelque ennui à lire ce récit poétique, le jugeant trop « artiste », trop chargé d'images et de symboles, avant que ne m'apparaisse ce qui est au cœur de l'histoire : le refus d'engendrer des enfants, la stérilité de l'héroïne. Qu'est la femme sans ombre sinon celle qui récuse la loi de la génération et la succession des générations, ce qui est le signe de notre condition mortelle, de la condition humaine ? L'impératrice est aussi désincarnée, aussi inhumaine que Peter Schlemihl. Comme nous redoutons que nos enfants ne nous fassent de l'ombre avant de nous transformer en ombres !

J.-B. PONTALIS

Traversée des ombres

Il nous faut croiser bien des revenants, dissoudre bien des fantômes, converser avec bien des morts, donner la parole à bien des muets, à commencer par l'*infans* que nous sommes encore, nous devons traverser bien des ombres pour enfin, peut-être, trouver une identité qui, si vacillante soit-elle, tienne et nous tienne.

J.-B. P.

nrf



9 782070 734788



03-X A 73478 ISBN 2-07-073478-1

Extrait de la publication

15,50 €